



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2012

Cartographies de l'Amérique / Histoires d'esclaves

Alain Suberchicot, Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée, Paris, Honoré Champion, 2012, 274 pages

François Specq



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/6178>

DOI : 10.4000/transatlantica.6178

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

François Specq, « Alain Suberchicot, *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion, 2012, 274 pages », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2012, mis en ligne le 08 mai 2013, consulté le 29 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/6178> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.6178>

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Alain Suberchicot, *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion, 2012, 274 pages

François Specq

- 1 Alors que les approches écocritiques se développent peu à peu en France, Alain Suberchicot offre un ouvrage fort bienvenu, l'un des premiers de cette ampleur en français. Et il le fait en prenant clairement ses distances par rapport à l'écocritique d'inspiration nord-américaine, que ce spécialiste des États-Unis connaît fort bien. Le sous-titre de l'ouvrage, *Pour une écocritique comparée*, indique d'emblée qu'il s'agira de sortir l'écocritique de son tropisme encore fortement nord-américain, en le rattachant au domaine de la littérature comparée. Il constitue ainsi un pendant à un précédent livre de l'auteur, *Littérature américaine et écologie* (Paris, L'Harmattan, 2002). C'est l'une des principales forces de cet ouvrage que de battre en brèche l'idée qu'il n'y aurait de « littérature à caractère environnemental » qu'en langue anglaise, et, notamment, que la France en serait dépourvue. Alain Suberchicot a ainsi le grand mérite de mettre en avant un ensemble de textes de la littérature française, de Jacques-Henri Fabre et Victor Segalen à Marguerite Duras et Jean-Marie Le Clézio, qui offrent une perspective sur les rapports entre l'homme et son environnement. Il se distingue aussi par un goût prononcé pour la littérature chinoise, et notamment les textes de Gao Xingjian.
- 2 Si ce livre paraît dans une collection de précis universitaires, l'approche n'est en rien étroitement didactique et relève dans une large mesure de l'essai. Entendons par là qu'il ne s'agit pas pour Alain Suberchicot de proposer une couverture exhaustive des liens entre littérature et environnement, mais plutôt d'en éclairer quelques grands enjeux selon un angle privilégié. Son ambition première est claire : faire échapper la littérature environnementale à l'emprise du modèle dominant, celui de la « littérature spécialisée » nord-américaine, dont tout un pan lui paraît manquer de pertinence : trop « facile », trop lyrique, trop étranger aux questions sociales. Edward Abbey et Annie

Dillard, grandes figures de la tradition américaine du *nature writing*, sont ainsi vertement critiqués. C'est que, aux yeux d'Alain Suberchicot, seule compte la littérature capable d'interroger les dimensions sociales de l'existence humaine, le reste n'étant que stratégie de fuite (*escapism*). Il s'emploie alors à mettre en évidence une contre-tradition, de textes non « spécialisés », lesquels, de ce fait même, échappent aux contraintes inhérentes à la satisfaction des attentes d'un public *mainstream*, en même temps qu'ils tendent à faire passer inaperçue l'interrogation littéraire sur les questions environnementales, dans la mesure où ils ne viennent pas se ranger dans les catégories pré-définies des rayons des librairies.

- 3 Ainsi, suggère Alain Suberchicot à demi-mot, est-il totalement inexact de penser la littérature française comme réfractaire à « la nature ». S'il en paraît ainsi, c'est que l'on se trompe sur ce qu'est « la nature », ou, pour dire les choses autrement, que cette littérature évite adroitement les écueils liés à la croyance en une telle « nature », qui égare la littérature spécialisée. Dans le sillage de l'historien de l'environnement William Cronon, auteur d'un célèbre article critiquant l'illusion de la *wilderness* ou nature sauvage (« The Trouble with Wilderness ; or, Getting Back to the Wrong Nature », 1995) et des spécialistes de littérature prônant la reconnaissance d'une « post-nature » comme condition inéluctable de l'homme moderne (tels David Mazel dans *American Literary Environmentalism*, 2000, Dana Phillips dans *The Truth of Ecology*, 2003, et surtout Timothy Morton dans *Ecology without Nature*, 2007), Alain Suberchicot entend s'intéresser à des textes qui explorent les diverses modalités du lien homme-nature, entendu comme d'essence sociale. Il convoque ainsi Segalen, Duras ou Xingjian pour étudier les représentations littéraires du fleuve Yang-Tseu et du barrage des Trois Gorges. Cette constante attention à l'articulation par la littérature de questions sociales et politiques autrement que par les sciences sociales est assurément ce qui donne sa force à cet ouvrage et nous vaut aussi de très belles pages sur le livre que le photographe Paul Shambroom a consacré aux essais nucléaires américains. Nourri d'un riche bagage anthropologique et historique, et notamment du sens de l'imbrication histoire-paysage d'un Julien Gracq, Alain Suberchicot émaille son propos d'aperçus historiques subtils, qui font comprendre pourquoi une tradition spécialisée comme celle du *nature writing* n'est tout simplement pas possible en Europe, en tout cas en France. Ce n'est pas seulement une question de taille du marché et donc de viabilité d'un domaine d'édition spécialisé, mais bien une conséquence, sinon un reflet, d'une conscience historique omniprésente en Europe, qui ne peut faire voir la nature comme un monde à part. Alain Suberchicot échappe pourtant à l'essentialisme en portant son attention sur des écrivains nord-américains, tels Rick Bass, qu'il estime exempts des mièvreries ou faussetés du *nature writing* (terme dont l'auteur ne fait d'ailleurs pas usage, de manière logique). Il plaide ainsi pour la contribution qu'une littérature bien pensée plutôt que bien pensante peut apporter à la réflexion sur les questions environnementales à notre époque, celle du post-naturel.
- 4 Cela ne va pas sans une certaine simplification. La littérature, sous la plume d'Alain Suberchicot, se trouve comme scindée en deux univers distincts : celle qui aborde les questions sociales, fût-ce obliquement, et celle qui paraît oublieuse de celles-ci. Une telle approche entraîne une double réhabilitation du narratif et de l'allégorie qui tourne résolument le dos à toute une tradition de *nature writing*. Alors que cette dernière s'est largement construite contre une tradition plus ancienne qui faisait renvoyer la nature à un au-delà d'elle-même, pour privilégier au contraire une nature vue et décrite pour elle-même, si ce n'est telle qu'en elle-même, l'auteur minimise toute

forme de littérature environnementale qui ne renvoie pas — allégoriquement ou métaphoriquement — à des préoccupations sociales. C'est, on l'a vu, qu'il n'y croit pas, parce qu'une telle nature serait une illusion. Parce que, même aux États-Unis, n'existerait plus aucune étendue de nature réellement « première » — ce que sous-entend la notion de *wilderness* —, la nature se trouve ainsi dissoute dans l'histoire sociale de l'humanité, entendue comme avancée toujours plus large et plus profonde de « l'urbanité » à travers l'espace. Il y a pourtant un pas entre la prise de conscience que « la nature » que nous habitons est toujours déjà inséparable d'une histoire humaine, et l'attitude qui consiste à nier toute altérité au monde physique qui est le lieu d'un déploiement de cette histoire humaine : il est en effet tout aussi trompeur de croire en une nature uniformément anthropisée qu'en une nature mythiquement *untouched*. La forme de littérature environnementale écartée par Alain Suberchicot cherche souvent à porter — non pas naïvement mais méthodologiquement — un regard sur la nature décentré, sinon libre, par rapport à l'emprise sociale de l'homme. Faut-il y voir une inéluctable fausseté ?

- 5 En abordant cet essai extrêmement stimulant, le lecteur novice devra donc avoir à l'esprit que cet ouvrage laisse dans l'ombre toute une littérature témoignant elle aussi des rapports complexes entre l'homme et son environnement. Ni Henry David Thoreau ni Eugène Guillevic, ni Emily Dickinson ni Francis Ponge, qui n'étaient pas tous des naïfs, ne trouvent place dans ce qui n'est résolument pas un panorama des rapports littérature/environnement mais un essai de critique sociale. Toute la dimension phénoménologique du rapport entre l'homme et son environnement se trouve écartée (suite à une réduction à la vague catégorie de « l'extase »), au motif qu'elle ignorerait sournoisement les problématiques sociales et promouvrait le repli dans un imaginaire parfaitement illusoire. La conclusion nous éclaire sur cette étrange mise à l'écart : Alain Suberchicot y manifeste une extrême réserve à l'égard de la littérature, pratique trop spécialisée et, par là-même, vouée à l'extinction dans notre société de l'information si elle ne sait pas s'emparer de questions que l'on aurait tort de laisser à la seule discrétion des discours techniques de l'économie et de la gestion. L'auteur a peut-être bien raison de s'inquiéter du caractère inaudible de la littérature dans le monde d'aujourd'hui : mais n'en a-t-il pas toujours été ainsi ? N'y a-t-il pas une erreur de perspective à voir dans la littérature, comme dans la nature, une réalité irrémédiablement dépassée ?

INDEX

Thèmes : Recensions

AUTEUR

FRANÇOIS SPECQ

École Normale Supérieure de Lyon